

Title	LA COSMOLOGIE DE PAUL CLAUDEL
Author(s)	Okuda, Junko
Citation	Gallia. 1977, 16, p. 20-28
Version Type	VoR
URL	https://hdl.handle.net/11094/7918
rights	
Note	

Osaka University Knowledge Archive : OUKA

<https://ir.library.osaka-u.ac.jp/>

Osaka University

LA COSMOLOGIE DE PAUL CLAUDEL¹⁾

Junko OKUDA

Claudél est à la lettre un poète *catholique*²⁾. Il n'est pas chrétien sentimental à se réjouir seulement dans le tête-à-tête mystérieux avec Dieu dans un petit coin sombre et isolé; mais se plaçant au milieu de l'univers il célèbre à haute voix avec toute la création Celui qui le crée et le soutient. Enfin il ne néglige jamais la présence de l'univers. Dès son enfance il a toujours tenté de le connaître et d'en saisir le système. Et vers le milieu de sa vie il a fini par obtenir une cosmologie: on peut la trouver dans les deux traités de l'*Art poétique* écrits en 1903-4, "Connaissance du temps" et "Traité de la connaissance au monde et de soi-même". Nous préciserons dans cet article quelle est sa cosmologie.

Il y a bien des manières de considérer l'univers. Quelle est la manière de Claudél?

Le premier trait caractéristique de son attitude envers l'univers, c'est de ne pas le considérer comme une machine. Il ne le met pas en pièces par l'analyse, la classification et la définition, ni n'en fait un ramassis d'équations et de lois scientifiques, ainsi qu'on démonte une machine, en examine chaque partie et en montre le mécanisme sur le plan. Pour ainsi dire, son attitude envers l'univers est celle des anciens: ils avaient tourné des regards pieux et naïfs vers le grand univers qui contient un trésor immense et inépuisable; ils ne l'avaient point humilié.

Le deuxième trait caractéristique est sa vue macroscopique. Il ne regarde jamais simplement une partie de l'univers mais l'ensemble. De plus, cette vue est douée d'une faculté de lecture "horizontale" (la vue de l'espace) et d'une "verticale" (la vue du temps)³⁾.

Par exemple, le passage suivant qui saisit la simultanéité de toutes les heures et de toutes les saisons à un instant sur la terre montre bien la grandeur de sa vue de l'espace:

Pendant que l'ouvrière en plumes voit qu'il est Midi au cadran de la Pointe-Saint-Eustache, le soleil de son premier rayon ras troue la feuille Virginienne, l'escadre des cachalots se joue sous la lune australe. Il pleut à Londres, il neige sur la Poméranie, pendant que le Paraguay n'est que roses, pendant que Melbourne grille (CT 139).

De plus, cette vue saisit toutes les choses simultanées de l'univers dans leur totalité et dans leur solidarité:

Or, je vois Waterloo; et là-bas dans l'Océan Indien, je vois en même temps un pêcheur de perles dont la tête soudain crève l'eau près de son catamaran. Et il y a aussi un lien entre ces deux faits. Tous les deux écrivent la même heure, tous les deux sont des fleurons commandés par le même dessin (CT 144).

Claudiel reconnaît une solidarité entre le fait de Waterloo et celui de l'Océan Indien qui n'ont en apparence aucun rapport l'un avec l'autre.

Or, à propos de la lecture "verticale" (la vue du temps), Paul-André Lesort signale l'absence de cette lecture chez Claudel⁴¹. Mais je ne le crois pas. Quand on écoute cette phrase de Claudel, qui pourrait dire qu'il n'a pas cette lecture?:

Le sédiment qui se dépose au fond des mers, le travail des coraux et des termites, les coulées de peuples et les submersions d'empires, tout cela ensemble sur le globe tour à tour noir et blanc en mesure avec l'année, en place sur le site sidéral, poursuit le même ouvrage, développe la même révélation (CT 139).

Sur la terre, il y a le jour, le mois, la saison et l'année etc., et ils sont répétés avec des périodes régulières. Mais ce ne sont que des rythmes du temps. Le même instant n'est jamais répété:

Jamais pourtant il n'est le même minuit, le même juillet. Sous les rythmes fermés du jour et de la saison, il est une heure absolue, reportée sur une droite, dont le symbole est un nombre sans cesse accru (CT 142).

Par le moyen des jours égaux, dans la cadence toujours reprise de l'année, quelque chose qui a commencé dure et se poursuit (CT 139-40).

Claudiel ne considère donc pas le temps comme "l'heure comprimée dans le boîtier" (CT 139), c'est-à-dire comme une montre qui marque circulairement des secondes, divisées et incohérentes sur le cadran, mais comme "l'heure totale et créatrice" (CT 139), c'est-à-dire comme un cours continu et

droit "qui avance une histoire" (CT 139). Enfin il ne le considère pas comme ce qui recommence mais ce qui continue.

Ainsi, voici que des yeux purs comme ceux de l'ancien et qui possèdent la vue macroscopique se sont établis. Qu'est-ce que ces yeux voient dans l'univers? Claudel le voit-il simplement sans but? L'univers montre-t-il pour lui seulement le déroulement désordonné et insignifiant des choses? J'affirme que non. Claudel dit que ces mots "Où suis-je?" et "Quelle heure est-il?" ou "Où en suis-je?" sont des questions que l'homme pose sans cesse à l'univers (CT 126). Or, la question "Où suis-je?" représente la lecture "horizontale": c'est saisir le "dessin" de l'espace. D'autre part, la question "Quelle heure est-il?" ou "Où en suis-je?" représente la lecture "verticale": c'est saisir le "dessein" dans le temps. De plus, l'univers n'est pas pour lui un ensemble des parties incohérentes et désordonnées. Tout au contraire, chaque partie de l'univers est liée étroitement aux autres et assume un sens par rapport à l'ensemble:

Je comprends que chaque chose ne subsiste pas sur elle seule, mais dans un rapport infini avec toutes les autres (CT 143).

Il n'y a rien de trop. Il n'y a rien de contingent. Toute chose naît avec quelque fonction et meurt. Toute chose concourt à l'intention totale et essaie de l'accomplir. Ces deux textes suivants montrent bien cette pensée de Claudel:

Les aménagements de la terre travaillée par le feu et par l'eau, les réactions des acides et des sels, le tirement spirateur de la végétation, l'animal asservi à son instinct, l'homme debout: tout concourt au même dessein, reçoit d'un même moteur impulsion, mesure et vie (CT 140).

Je sais que j'ai été construit pour mesurer telle portion de la durée. Au-dessous des choses qui arrivent, je suis conscient de cette partie confiée à mon personnage de l'intention totale. [...] J'apparais et je cesse à la place et à l'instant que le commande le dessin et le dessein à quoi je suis nécessaire (CT 142).

Résumons maintenant l'attitude de Claudel envers l'univers et ce qu'il croit y voir. Claudel se place à quelque distance de l'univers et, en regardant l'ensemble, y reconnaît une intention totale. Et encore il découvre que toutes les parties se lient les unes aux autres en harmonie et présentent ensemble le "dessin" total à chaque instant, et qu'elles n'ont pas leur but ni leur raison d'être en elles-mêmes mais par rapport au "dessin" total de

chaque instant et au “dessein” total qui se poursuit dans l’univers.

Mais que nous rappelle un tel rapport entre l’univers et Claudel? Je crois que c’est le rapport entre le théâtre et le spectateur. En effet, Claudel lui-même compare l’univers à un drame. L’univers en tant que drame et Claudel en tant que spectateur⁵⁾, ce schéma exprime son attitude devant l’univers mieux qu’aucune expression abstraite. Et le passage suivant qui développe ce schéma résume pour le moment la cosmologie de Claudel:

Le temps passe, dit-on, oui: *il se passe* quelque chose, un drame infiniment complexe aux acteurs entremêlés, que l’action même introduit ou suscite. Qu’un critique se poste devant la scène béante! il ne s’agit pas d’une rangée d’automates isolés produisant le même geste indéfiniment, mais d’une action commune, d’une *commedia dell’arte*, qui se poursuit. J’y ai moi-même mon entrée et ma sortie; mes répliques sont stipulées. Là, toute chose, tout être est son nom propre, son poids spécifique dans le milieu où il est immergé, sa valeur totale en tant que signe du moment où l’action arrive (CT 144).

Mais sa cosmologie n’est pas encore achevée ici. C’est pourquoi j’ai dit “pour le moment”. L’énergie qui fait marcher ce drame, l’auteur caché, le rôle de chaque chose, et la particularité de l’homme, tout cela n’est pas encore indiqué. Ce n’est qu’après avoir expliqué ces problèmes que sa cosmologie s’accomplit.

Mais avant cela, expliquons le mot “co-naissance” et le sens que Claudel lui donne. Car l’idée dont ce mot se charge est précisément ce qui soutient sa cosmologie. Par cette idée, toutes les parties peuvent se lier les unes aux autres et être rattachées à l’ensemble; et toute chose peut recevoir sa propre vocation et l’accomplir.

Claudel établit une parenté entre ces mots, “connaissance” et “naissance”, et puis “co-naissance”. Le rapport entre eux est très important. Il dit: “Nous ne naissons pas seuls. Naître, pour tout, c’est connaître. Toute naissance est une connaissance.” (TCM 149). Comme le montre cette phrase “Nous ne naissons pas seuls”, “naissance” signifie toujours pour lui “co-naissance”. Mais que signifie “naître est connaître” ou “co-naître est connaître”? Comme il relève la “connaissance de construction” et la “connaissance de constatation” en tant que “connaissance”, examinons-les respectivement.

D’abord, à propos de la “connaissance de construction”:

[...] toute chose qui s'inscrit dans la durée est requise par la constitution ambiante et préalable de sa condition complémentaire et trouve hors d'elle-même sa *raison* d'être qui se parfait en l'engendrant. J'appelle très proprement connaissance, oui cette nécessité pour tout d'être partie (TCM 149-50).

C'est ainsi qu'ils [tous les êtres] connaissent les autres êtres et se connaissent eux-mêmes en étant ce qui leur manque (TCM 149).

Aucune chose n'est complète par elle-même. Toute chose appelle donc ce qui lui manque pour être complète. Il s'ensuit que toute chose accourt au lieu auquel elle est appelée; en le remplissant elle subit la forme que les autres choses ambiantes lui imposent et y apparaît: c'est sa naissance. Et en même temps, en délimitant et définissant ce qui l'entoure, elle le connaît et le fait co-naître avec elle. En résumé, connaître est connaître le lieu préalablement constitué pour soi et y co-naître. Telle est la "connaissance de construction".

A propos de la "connaissance de constatation":

[...] notre connaissance c'est l'oeuvre de l'épanouissement circulaire constamment de notre être en état constamment de vibration, et sur lequel viennent s'insérer les touches diverses qui sont les objets de cette co-naissance spéciale (MI 232).

Différente de la "connaissance de construction", celle-ci s'applique uniquement aux êtres vivants. Tout être vivant, qui est toujours en état de vibration, émet de son centre constamment quelque onde. Cette onde reçoit sans cesse sur elle-même des modifications par le contact avec l'extérieur. Par là, cet être prend conscience de sa propre existence et se fait naître lui-même. Et en même temps il décrit l'image de l'extérieur en lui; plus précisément, il connaît l'extérieur et le fait co-naître chez lui.

Tel est le sens de la "connaissance" et de la "co-naissance" qui s'égalent. Revenons maintenant à notre sujet. D'abord, quelle est l'énergie qui anime l'univers? Il dit:

Tout est mouvement, ou, ce qui revient au même, tout est exprimé par lui (TCM 153).

Le mouvement n'est pas un état momentané de la matière, local, accidentel; il n'en est pas seulement un caractère, une "puissance" inséparable; il est son acte permanent et le support même de son existence (TCM 154-55).

Claudiel tient le mouvement pour ce qui anime l'univers. Mais, quand il dit: "Tout est mouvement", ce n'est pas dans un sens purement philosophique. C'est plutôt dans un sens religieux ou théologique. Car, en disant: "L'origine du mouvement est le frémissement de la matière au contact d'une réalité différente, l'Esprit; la peur de Dieu" (CT 125), il met la présence de Dieu à l'origine du mouvement.

Dieu, étant toute l'existence, écrit Claudiel, ne peut permettre à rien d'exister aussi, qu'à la condition de s'exclure à sa mode de Lui. L'homme, ce témoin vertical, ne peut constater, en fin d'analyse de la matière, que le fait pur mathématique, le mouvement (TCM 184).

En somme, rien ne peut exister dans Celui qui l'a créé, Dieu. Car Dieu est l'Être même. Pour obtenir sa propre existence, tout doit s'exclure de Lui. Par conséquent, tout fuit de sa propre origine, Dieu⁶. Cette fuite est précisément pour Claudiel le type du mouvement. C'est ainsi que l'énergie qui anime l'univers est indiquée.

Passons maintenant au deuxième problème: qui est l'auteur caché de ce drame qu'est l'univers? On peut tirer facilement la réponse de son idée du mouvement. C'est Dieu. Dieu seul est ce qui *est*, et ce qui est complet et suffisant en soi-même. Il est seul immobile et le seul point fixe de tout le mouvement. Il crée toute chose et soutient l'univers. Dieu est précisément le centre de la cosmologie de Claudiel. Tout est arrangé et disposé autour de ce noyau. Étant donné ce centre immobile, sa cosmologie dynamique qui fait que tout est mouvement est absorbée dans celle statique qui est bien ordonnée par Dieu.

Troisième problème: quel est le rôle de chaque chose? Il dit:

Dieu de sa création se réserve à tout moment des témoins. Ils ont à porter des témoignages divers selon leur ordre (TCM 188).

Le rôle commun assigné à toutes les créatures est d'être témoins de l'univers que Dieu a créé et de porter des témoignages. Elles doivent remplir ce rôle commun selon leur ordre, et selon la place et l'instant dans lesquelles elles sont appelées. Or, être témoin de l'univers et porter témoignage, c'est concrètement co-naître à l'univers et connaître l'univers; autrement dit, c'est remplir son devoir envers l'extérieur, envers l'image totale de Dieu qu'est l'univers, et celui du particulier envers le tout. Toute chose, d'après Claudiel, "depuis le Séraphin jusqu'au ver" (TCM 202), est rattachée à ce rôle.

L'homme n'est pas non plus une exception:

[...] ce corps [l'homme] est environné d'autres corps; il ne naît point seul; à chacun de tous les instants de sa durée, il *co-naît*. En cette acceptation primitive, ainsi que tous les autres corps, il complète l'ensemble où il apparaît, il remplit un compartiment [...] (TCM 164).

De même que d'autres créatures, l'homme aussi co-naît au monde et connaît le monde. Mais est-ce que c'est le seul rôle assigné à l'homme? Claudel ne le pense pas.

Examinons maintenant le quatrième problème: la particularité de l'homme. A ce propos, Claudel dit:

Par rapport au monde, il [l'homme] est chargé du rôle d'origine, de "faire" le principe selon quoi tout vient s'ordonner (*faire*, un peu comme on dit qu'Ulysse faisait le mendiant ou Thersite le prince), il est général, il est le sceau de l'authenticité. Par rapport à Dieu, il est le délégué aux relations extérieures, le *représentant* et le fondé de pouvoirs (TCM 184).

L'homme est le "représentant" de Dieu. Telle est sa réponse. L'univers est remis à l'homme. L'homme est mis à la place première de toute la création. Il a le privilège de posséder l'univers. Mais on ne doit pas se tromper. L'homme est le "représentant" de Dieu, non pas Dieu même. Il n'est pas moins que d'autres êtres une créature de Dieu. Ce n'est qu'au nom de Dieu que l'homme possède l'univers; il n'en est pas le possesseur légitime. Claudel reconnaît là la grande faute de l'homme. Par exemple, il dit ceci:

Il [l'homme] s'est approprié toute cette partie de la création au milieu de laquelle il a été placé, il en a usé et abusé comme de son bien personnel [...] (TCM 197).

Mais, être le "représentant" de Dieu, posséder l'univers, et assumer le rôle d'origine de l'univers, que signifie cela concrètement? Claudel donne un autre sens spécial à la parole "posséder l'univers"; différent du sens ordinaire. En somme, différent d'autres créatures, l'homme a réussi à dégager le "sens" essentiel, le "nom" de toute la création; il a obtenu "le mot", qui est précisément pour Claudel la forme condensée de l'univers:

Dès lors, nous avons sous la main une petite création (vocabulaire) dont nous disposons à notre volonté comme un enfant des animaux de son arche (TCM 180).

Posséder l'univers, assumer le rôle d'origine de l'univers, cela signifie

posséder “le mot” qui est “une petite création” et l’employer à sa volonté. Pour ainsi dire, l’homme a reçu de Dieu le devoir et le droit sublimes de comprendre l’univers, d’en dégager le sens. De plus, comme Claudel dit: “[...] comme je suis chrétien, pourquoi en dégager le sens? c’est pour un sacrifice offert à Dieu” (MI 238), dégager le sens de l’univers, ce n’est que pour offrir un sacrifice à Dieu: c’est justement “l’hostie intelligible” (TCM 188).

Voici que tous les problèmes sont résolus. Résumons l’ensemble de la cosmologie de Claudel pour la préciser. Toute chose court au lieu où elle est nécessaire pour compléter ce qui manque. Ainsi, toute chose s’associe graduellement à l’ensemble. Et ce qui soutient l’acte de connaître le lieu où elle est nécessaire et d’y courir est le mouvement. A l’origine du mouvement, il y a le contact avec Dieu. Si bien que tout acte dans l’univers, et puis le “dessin” et le “dessein” que présente l’univers, tout cela est réglé par Dieu. Et l’homme, étant inséré lui-même dans le “dessin” et le “dessein” de l’univers de même que d’autres créatures, les déchiffre. Il dégage le sens de l’univers et l’offre à Dieu qui est précisément celui qui a assigné ce sens à l’univers.

Telle est la cosmologie de Claudel. Je crois qu’elle est construite très solidement. Claudel est vraiment un poète cosmique.

Notes

- 1) Cet article est le dernier chapitre remanié de notre thèse de maîtrise rédigée en 1975: *Paul Claudel: Dieu et l’univers*.
- 2) Le mot “catholique” désigne au sens originel “universel”. Claudel emploie souvent ce mot à ce sens.
- 3) Les termes “horizontal” et “vertical” sont de Lesort. (P.-A. Lesort, *Paul Claudel par lui-même*, Seuil, “Écrivains de toujours”, 1963, p.58.)
- 4) Ibid.
- 5) Cf. “Rêves”, *Connaissance de l’Est, Œuvre poétique*, Gallimard, p.67. Dans ce poème il se dit “spectateur du théâtre du monde”.

Or, Claudel est à la fois un spectateur et un acteur, car dans le drame de l’univers lui aussi joue son rôle. Enfin, il regarde objectivement comme un spectateur ce drame auquel lui-même participe comme un acteur.

- 6) Dieu seul *existe*: l'Être est un. Toute chose qui n'est qu'une créature de Dieu et qui n'est pas Dieu même ne peut pas donc *être* comme Lui: elle ne peut pas subsister en acte permanent. Elle demeure toujours dans le passage continuuel de la puissance à l'acte: c'est le mouvement. Enfin, elle ne peut trouver sa propre existence que dans le mouvement.

S'exclure de Dieu, c'est s'exclure de l'Être: cela signifie ne pas *être*, c'est-à-dire être en état de mouvement. S'éloigner de Dieu, c'est être séparé de l'Être et être jeté dans le mouvement.

Abréviations des oeuvres citées:

CT: "Connaissance du temps", *Art poétique, Œuvre poétique*, Gallimard, "La Pléiade", 1967.

TCM: "Traité de la co-naissance au monde et de soi-même", *Art poétique*, Ibid.

MI: *Mémoires improvisés*, Gallimard, 1969.